

ne. Mais la jeune fille n'était ni aveugle ni sottie, et elle avait l'oreille fine, si fine, qu'à travers une cloison elle entendit les graves délibérations du conseil.

Pour commencer, M. Caillet se mit à rire en disant :

—Eh ! morbleu ! il faut bien que jeunesse se passe !

A quoi madame Caillet répondit d'un ton sec et pincé :

—Quand les hommes ont lâché cela, ils ont tout dit ; c'est le passe-port de leur impudeur.

—Je prends fait et cause pour Ernestine ! s'écria madame Mazurier ; ce n'est pas un mois, deux mois avant d'épouser une jeune fille qu'on se livre à un pareil dévergondage.

—Péché caché... murmura le banquier.

—Monsieur, interrompit la vieille dame avec emportement, c'est avec de semblables maximes qu'on détruit la famille !

—Si vous ne voyez pas l'injure qui nous est faite à tous, je vous plains, ajouta madame Caillet.

—Je partage l'opinion de ma mère, dit M. Caillet fils. Edmond est sans excuse à mes yeux.

Enfin, après discussion, il fut décidé que M. Caillet écrirait immédiatement au Havre à M. Pierrard, pour le mettre au courant de la situation, et qu'on ne dirait rien à madame Pierrard, qui adorait son fils et sur laquelle on ne croyait pas pouvoir suffisamment compter.

Le jour même, on l'attendait à dîner avec son fils, il fut convenu qu'on redoublerait d'amabilités et de prévenances auprès d'elle, et que, vis-à-vis de M. Edmond, on montrerait une froideur digne, qui lui ferait comprendre la réprobation dont on flétrissait sa conduite.

M. Caillet écrivait dans la soirée à M. Pierrard, et le soir, au dîner, on suivit exactement le programme du conseil de famille. Mademoiselle Ernestine, elle-même, prit une attitude fière et donna à sa physionomie, habituellement si avenante, une sévérité glaciale.

Quand on eut pris le café, la nuit étant belle et tiède, on proposa de descendre dans le jardin. Ernestine s'empara du bras du jeune homme et, l'entraînant sous des marronniers séculaires :

—Venez, monsieur, lui dit-elle, venez ; nous avons à causer ensemble sérieusement.

Au bout d'un instant, jugeant qu'ils s'étaient suffisamment éloignés, en hochant la tête :

—Je sais tout !... fit elle.

—Que voulez-vous dire ? que savez-vous ?

—Je sais que vous êtes un homme affreux. Vous ne m'aimez pas, monsieur.

—Oh ! je proteste contre vos paroles ! Je ne vous aime pas ! c'est bien méchant de me dire cela. Jamais frère n'a aimé sa sœur d'une amitié plus sincère que celle que j'ai pour vous.

—Vous ne mentez pas ?

—Vous mentir à vous, si franche et si vraie en toutes choses !.....

—Alors, vous avez pour moi l'amitié d'un frère ?

—L'amitié, la tendresse, le dévouement.

—Assez. Et l'autre comment l'aimez-vous ?

—L'autre ?

—Oui, la demoiselle que vous allez voir tous les jours.

—Quoi ! vous savez...

—Tout, je vous l'ai dit. Allons, allons, répondez.

—Eh bien ! je l'aime autant que vous. Seulement...

—Pas comme une sœur, dites donc cela tout de suite.

—C'est vrai. Vous voyez que je ne vous mens pas. Après cet aveu, Ernestine, voulez-vous toujours m'épouser ?

—Quant à cela, monsieur, jamais, jamais, jamais !

—Et vous allez me détecter ?

—Je le devrais, mais je sens là que je ne le pourrai pas.

—Oh ! cœur d'or, chère et bonne enfant, comme je vous ai bien jugée !

—Qu'est-ce que vous dites là, monsieur ? Je ne suis pas bonne, entendez-vous, je ne veux pas l'être.

—Vous êtes adorable.

—Vous n'avez pas le droit de me faire des compliments, je vous le défends.

—Vous repoussez mon amitié ?

—Je n'ai pas dit cela.

—Eh bien, puisque nous restons amis, je vais à l'instant vous donner une preuve irrécusable de mon amitié ; je vais vous confier ce que tout le monde, excepté ma mère, ignore encore. Voulez-vous m'écouter ?

—Si ce que vous allez me dire ne me plaît pas, je vous prierai de vous taire.

—C'est convenu. Un jour, il y aura bientôt un mois, j'ai rencontré une jeune fille charmante, sage, honnête et bonne comme vous. Comme vous encore, elle a des cheveux noirs superbes et sa figure ressemble un peu à la vôtre.

—Ah !

—Mais vous êtes riche, heureuse, et elle était pauvre, si pauvre et si malheureuse, que si vous eussiez connu ce malheur immérité, votre bon cœur se serait brisé de douleur. Sa mère, qui appartient à une famille opulente, l'a fait élever dans un pensionnat de premier ordre, elle a reçu une éducation semblable à la vôtre. Cette mère, un modèle de résignation, s'est trouvée sans ressources, par suite de circonstances malheureusement trop communes. Ne pouvant plus payer la pension de sa fille, elle la retira du pensionnat, et, pour vivre, elles travaillèrent ensemble. Un jour, la mère tomba malade, l'enfant travailla pour deux. Pour payer le médecin et les médicaments, pour que la malade eût son bouillon gras, la nuit, le jour, sans cesse, pendant dix huit heures, chaque jour, la jeune fille tira son aiguille ; cela dura plusieurs mois. Je vous ennuie peut-être ?

—Mais non, mais non— continuez.

—Tout ce qu'elle gagnait, c'était si peu d'ailleurs, pourvoyait aux besoins de chaque jour. Une échéance arriva, celle du terme du loyer ; on n'avait pas d'argent, on ne put payer. Le propriétaire fit vendre tout ce qu'elles possédaient, les chassa de sa maison et elles se réfugièrent dans une chambre d'hôtel où vous ne voudriez pas loger des pigeons. C'est en ce moment que je rencontrai la jeune fille. En apprenant leur horrible misère, je fus vivement ému...

—Je comprends, l'émotion a gagné le cœur et vous l'avez aimée autrement qu'une sœur.

—Pas encore.

—Alors, continuez, continuez...

—Certainement, je m'intéressais à elle.

—Parce que vous avez bon cœur.

EMILE RICHEBOURG.

(A suivre.)

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents.

On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de L'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

LABELLE et FILIATREULT.

25 Rue St. Gabriel

Boîte 325 B. P.

Montréal.